

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Henri BLANC

Né le 3 Février 1910 à Oran (Algérie)

**L'Hygiène Infantile
en Basse-Bretagne
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE**

Président : M. TANON, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ
13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

—
1937

206

206

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Henri BLANC

Né le 3 Février 1910 à Oran (Algérie)

L'Hygiène Infantile en Basse-Bretagne

AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE

Président : M. TANON, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ
13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1937

I. — PROFESSEURS

LE DOYEN..... G. ROUSSY

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIA.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maïrice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GREGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Cardiologie clinique	LAUBRY.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgic.
BARIETY	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
Jstin BESANÇON	Hydrologie.
BERNARD (Etienne) . . .	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgic.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgic.
DE GENNES	Pathologie médicale.
GAYET	Physiologie
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-Rhino-Laryngol.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anat. pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.

MM.	
LACOMME	Pathologie médicale.
LANTUEIOL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Obstétrique.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgic.
MM J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurol. et Psychiatrie
MENEGAUX	Pathologie chirurgic.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgic.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anat. pathologique.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgic.
PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgic.
TROISIÈRE	Pathol. expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.	
ALGLAVE	Physiologie.
BUSQUET	Pathologie chirurgic.
CHAILLEY-BERT	Pharmacologie.

MM.	
LEROUX	Anat. pathologique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
PHILIBERT	Bactériologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.	
ALAJOUANINE	} Clinique médicale.
AUBERTIN	
BRULE	
CHABROL	
CHIRAY	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR-VALLÉRY- RADOT	}
SEZARY	

MM.	
BASSET	} Clinique Chirurgicale.
BROcq	
CADENAT	
GATELLIER	
HEITZ-BOYER	
MOURE	
QUENU	
SCHWARTZ	
VELTER	} Clinique obstétricale.
ECALLE	
GUENIOT	
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE

A MES SOEURS ET A MON BEAU-FRÈRE

A MÔN PÈRE

Gage de toute mon affection

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A M. LE PROFESSEUR TANON
Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Inspecteur Général des Services d'Hygiène
à la Préfecture de Police
Conseiller technique sanitaire du Ministère
de la Santé Publique
Officier de la Légion d'Honneur

*Qui a bien voulu accepter la présidence de
notre thèse.*

*Qu'il trouve ici l'hommage de toute notre
reconnaissance.*

A M. LE DOCTEUR ROBERT CORNILLEAU
Professeur au Collège libre des Sciences Sociales

*Qui nous a inspiré ce travail et nous a prodigué ses conseils éclairés.
Hommage de profonde gratitude.*

A MES MAITRES DES HOPITAUX
ET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

INTRODUCTION

Nous avons eu l'idée d'écrire cette thèse après avoir lu, dans la *Chronique Médicale*, les articles du D^r Robert Cornilleau et du D^r F. Lejeune sur les Mareschal, médecins bretons d'autrefois.

Il nous a paru intéressant, du point de vue de l'histoire de la médecine comme du point de vue de l'hygiène infantile, de traiter ce sujet et de faire revivre une curieuse figure de médecin original, comme Louis-Auguste Mareschal, qui fut un des derniers docteurs de la Faculté de Reims.

Mareschal était un « type » intelligent, comme le prouvent ses commentaires médicaux de la *Vie des Bretons*, que nous avons tenu à reproduire à l'appui de notre thèse.

Nous remercions M. Adolphe Le Goaziou, éditeur de la *Vie des Bretons*, qui a eu la gracieuseté de nous procurer un exemplaire de cet ouvrage, épuisé en librairie. Et nous exprimons notre reconnaissance à M. le D^r Cornilleau, qui nous a mis en relations avec M. Le Goaziou.

L'hygiène infantile a fait de grands progrès depuis une trentaine d'années. On a multiplié les œuvres tendant à défendre les nouveau-nés et à lutter contre la mortalité infantile qui est un véritable fléau social. Les consultations de nourrissons, les Dispensaires d'enfants, les « Goutte de Lait », « Mutualité Maternelle », ont rendu et rendent tous les jours d'immenses services. Dans les villes, on dispose maintenant d'un puissant armement de défense infantile. Il n'en est malheureusement pas de même dans les campagnes.

Si beaucoup de choses ont changé depuis le temps où écrivait Mareschal, il reste bien des misères, bien des faits lamentables, contre lesquels le médecin breton d'autrefois aurait encore matière à exercer sa verve. Aussi croyons-nous que notre thèse, en plus de son caractère d'histoire ou de petite histoire médicale, présente toujours aussi, sous le rapport de l'hygiène infantile, un intérêt d'actualité.

I

UNE FAMILLE DE MEDECINS BRETONS

La profession médicale est une de celles dont les caractères marquent avec le plus de relief la personnalité de ceux qui l'exercent. Le goût même, disons mieux, la vocation, s'en transmet héréditairement et il n'est pas rare que dans une famille on compte plusieurs générations de médecins.

La famille des médecins bretons, les Mareschal, illustre ce fait. Un de leurs descendants, M. le D^r F. Lejeune, de Quintin (Côtes-du-Nord), a retracé leur biographie dans une intéressante et attachante étude de la *Chronique Médicale* (1^{er} novembre 1935). Nous lui emprunterons quelques détails pour éclairer la physionomie de l'un de ces médecins bretons, Louis-Auguste Mareschal, l'auteur des remarques sur l'hygiène infantile en Basse-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle.

Les Mareschal étaient originaires de Plancoët, bourgade du pays de Dinan, célèbre par le séjour

de Chateaubriand enfant. Là s'était retiré Pierre Mareschal, ancien officier du Royal-Croate, régiment dont on avait déformé le nom en celui de Royal-Cravatte.

Le militaire retraité à Plancoët eut trois enfants : une fille, Florianne, qui, en épousant le sieur Bienvenue, de Hédé (Ille-et-Vilaine), fut l'arrière-grand-mère de Mme la Maréchale Foch, née Bienvenue, et du Dr Lejeune, — et deux fils qui, tous deux, furent médecins, *Auguste-Louis-Nicolas* et *Marie-Auguste*.

Le Dr Lejeune a donné sur ces derniers, les renseignements suivants :

« Auguste-Louis-Nicolas naquit, à Plancoët, le 27 juin 1737. Il y devait exercer la profession médicale, ayant pris le bonnet de docteur en médecine à Reims, en 1761 (1). Il y réussit, du reste, à merveille,

(1) Le Dr Guelliot, de Paris, compléta les renseignements du Docteur Lejeune par la note suivante parue dans la *Chronique Médicale* du 1^{er} janvier 1936 : *Louis Auguste Mareschal*. Ce médecin du diocèse de Saint-Brieuc a soutenu devant la Faculté de Médecine de Reims les thèses suivantes : a) *An qui accuratior masticatio et perfectior digestio ?* (Affirmative). — 18 août 1761, 4 pages in-4°. — b) *An dysenteriae Ipecacantuaa ?* (Affirmative). — 17 novembre 1761, 4 pages in-4°. — c) *Thesis generalis*. — 19 novembre 1761. — C'est à cette date qu'il fut reçu docteur sous la présidence de M. Mocquart.

Achille Chereau, dans son *Parnasse Medical français* (in-

et se fit une excellente réputation à Plancoët d'abord et plus tard à Saint-Malo. Je possède de lui un manuscrit inédit, *Opuscules de Médecine*, où se rencontrent, à côté de superstitions et d'idées préconçues, des théories très scientifiques et en avance d'un siècle sur son temps. »

La fréquentation quotidienne de la maladie et de la mort n'avait pas fait de notre confrère un homme austère. A ses moments de loisirs, il taquinait volontiers la muse et aimait fort tourner un madrigal plus encore une chanson à boire. En 1789, il fit imprimer une comédie, *Mesurer ou les Sots*, et collabora à la *Muse bretonne*.

* * *

Marie-Auguste naquit à Plancoët, le 10 décembre 1739. Sur la page de garde d'un exemplaire de *L'Armorique littéraire*, son propriétaire, Arsène

12, A. Delahaye, Paris, 1874, p. 351), lui a consacré 10 lignes :

« Sous le pseudonyme de Pierre Bouline, il a flagellé Mesmer et son système, dans une espèce de petit drame, fort original, qui a été publié sous ce titre : *Le magnétisme animal : Mesmer ou 65 sots*, ouvrage posthume d'une mauvaise digestion. Saint-Malo, 1782.

Bienvenue, retarde d'une année la date de cette naissance, et ajoute ce renseignement précieux que Marie-Auguste fut médecin à Lamballe. Une note de Sue, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris et père du romancier Eugène Sue, confirme ce détail.

Dans ses *Essais historiques littéraires et critiques sur l'art des accouchements*, il cite, en effet, une observation de Mareschal des Bougères « sur un accouchement qui avait été précédé de la chute presque complète de la matrice ». Or, à Lamballe, Marie-Auguste avait épousé Catherine Ferrand. Le jeune ménage eut un fils, en 1772, Louis-Auguste, celui des Mareschal qui nous intéresse particulièrement.

Il naquit à Lamballe le 9 janvier 1772.

Nous ne serons pas surpris de trouver en lui un esprit original, étant le fils et le neveu des deux médecins poètes, du moins petits poètes à la mode du XVIII^e siècle.

Louis-Auguste Mareschal fit ses études au Collège royal de Saint-Brieuc. A l'âge de dix-sept ans, il revint à Lamballe et fit partie, avec son père, du comité chargé de célébrer la prise de la Bastille.

Deux jours après, il est de ceux qui signent le serment de fidélité et d'amour au roi. Le 11 août, il est nommé sergent dans la troisième compagnie de la milice, celle dont son père est capitaine.

Louis-Auguste va embrasser non seulement les opinions, mais aussi la carrière paternelle. Et au début de 1791, muni des passeports que lui vaut sans aucun doute son civisme patriotique, il part pour Paris faire ses études de médecine.

Il fréquente les clubs, tantôt les Cordeliers, tantôt les Jacobins, mais c'est à tort que le D^r Lejeune écrit que Louis-Auguste Mareschal ne fut jamais docteur en médecine.

Levot, dans la notice de la *Bibliographie bretonne* (1852), consacrée à Louis-Auguste Mareschal, indique qu'il avait été reçu docteur en 1792. Le fait est exact. Ses études médicales n'avaient pas été de longue durée, mais la Faculté de Reims, devant laquelle il soutint sa thèse, passait pour très complaisante à l'égard des candidats. D'autre part, il n'est pas douteux qu'à l'école de son père et dans le commerce de son oncle, il aura acquis, tout jeune, une certaine culture médicale.

Enrôlé dans les armées de la République, il fut nommé le 25 vendémiaire an II (16 octobre 1793), « aide-major de 2^e classe à la 106^e demi-brigade », selon le D^r Lejeune, — « chirurgien-major à la 101^e demi-brigade », selon le D^r Cornilleau (1). Cette

(1) La Chronique Médicale.

seconde affectation semble plus vraisemblable, puisque Mareschal avait le titre de docteur en médecine.

En 1796, il vint à Quimperlé, où il épousa la fille d'un médecin de cette ville, Mlle Le Moyne.

Le D^r Lejeune a publié une curieuse lettre du beau-père de Mareschal, datée de Chateaulin, 10 prairial an IV (29 mai 1796), sollicitant la nomination de son gendre comme « adjoint et successeur » au poste de médecin-chirurgien de l'hospice de Quimperlé.

Le D^r Lejeune se demande ce qu'il advint de cette requête. Il suppose que la mort de sa femme détermina Mareschal à abandonner la médecine...

Le D^r Cornilleau dit qu'il s'établit médecin à Pont-l'Abbé où il résida jusqu'en 1815. Entre temps, Mareschal s'était remarié avec une demoiselle Gesnoux, fille d'un pharmacien en chef de la marine à Brest, personnage curieux qui fut membre du Conseil des Cinq-Cents et mourut sénateur de l'Empire.

D'après le D^r Lejeune, ce n'est pas la médecine que Mareschal exerça à Pont-l'Abbé ; il y aurait été nommé percepteur. Son père vint vivre avec lui. De là peut-être est née la confusion. Mareschal le fils étant percepteur, Mareschal le père faisait de la médecine. Mais tous deux mettaient sans doute en commun leurs connaissances et se communiquaient le fruit de leurs observations.

Le D^r Lejeune précise que Mareschal avait été nommé auparavant chef de division à la préfecture du Finistère, à Quimper, en 1797.

C'est durant son séjour à Quimper que Louis-Auguste Mareschal fit la connaissance d'un jeune peintre, Olivier Perrin, chassé de Paris par la Terreur et venu se réfugier en Basse-Bretagne. « Originaire de Rostrenen, Olivier Perrin avait été l'élève de Doyen, l'ami et l'émule de Gérard, de Gros et d'Isabey. La vie même du quartier, mi-citadin, mi-rustique, qu'il habitait, lui offrait chaque jour des scènes intimes, mais pittoresques, qui lui donnèrent l'idée de présenter en une galerie de petits tableaux gravés à l'eau-forte les épisodes de toute une existence de paysan breton » (1).

Mareschal se fit l'éditeur des eaux-fortes d'Olivier Perrin et les accompagna de commentaires. C'est précisément l'ouvrage *Galerie des Mœurs, usages des Bretons de l'Armorique*, dont nous reparlerons en détail à propos de l'hygiène infantile.

Ce n'était pas un grand poète, et Collé, Piron, l'abbé de Grécourt sont ses modèles. Pas romantique pour « un sol », il aime les plaisanteries faciles, les propos badins et galants.

(1) Dr Cornilleau, op. cit.

Voici un poème grivois, qui est dans la manière de Piron :

L'URINAL.

*Un jeune gars enclin à paillardise,
Pour ses besoins cherchant un urinal
N'en trouvait point qui fussent à sa guise
Tant il avait le nez original.
Aucun n'était d'embouchure assez grande,
Ce dont riait la naïve marchande,
Au teint vermeil, au séduisant minois.
« Oui, dit le gars, ils sont tous trop étroits. »
Puis, vous tirant une énorme allumelle :
« Cherchez, dit-il, chaussure à ce pied-ci. »
Lors se troussant : « Parbleu, dit la femelle,
Vite essayez ; j'ai votre affaire ici. »*

Encore que l'avertissement ne fût pas indispensable, car on voyait bien la chose sans cela, il a déclaré à plusieurs reprises qu'il n'écrivait pas pour les gens pudibonds.

Aussi n'a-t-il écrit que des vers gais, qui remplissent les trois gros volumes manuscrits de ses *OEuvres*. Il y en a de tous, des meilleurs et des pires.

Après la Restauration, l'ancien médecin eut une

vie agitée et de nombreux avatars : de sentiments nettement républicains, il essaya de fomenter des troubles pour le rétablissement de la République. Il est suspecté par la police du Royaume. En 1830, les passions politiques se sont apaisées avec Louis-Philippe : il est réintégré à la préfecture de la Vienne, puis nommé archiviste à Saint-Brieuc en 1836.

Mareschal ne jouit pas longtemps de ses fonctions. Il semble qu'après une vie aussi ballottée, sa tranquillité ait été la cause de sa mort. Il mourut le 17 février 1848, sans avoir eu les moyens de publier ses œuvres.

Tel est le pittoresque personnage que les docteurs Cornilleau et Lejeune ont tiré de l'oubli. S'il ne fut ni un grand médecin, ni un grand poète, il n'en a pas moins appartenu à la famille médicale, joué un rôle curieux, et laissé sur la manière dont on concevait l'hygiène de l'enfance chez les paysans bas-bretons du XVIII^e siècle, et dans les premières années du XIX^e, un important et précieux document dont il nous reste maintenant à nous occuper.

II

LA « VIE DES BRETONS » ET LES THEORIES DE LOUIS-AUGUSTE MARESCHAL SUR L'HYGIENE INFANTILE

Nous avons dit que durant son séjour à Quimper, Louis-Auguste Mareschal, fit connaissance avec un jeune peintre, Olivier Perrin, qui avait fui Paris sous la Terreur, et avait installé son atelier dans la capitale de la Basse-Bretagne, place « Au Beurre-au-Pot ».

Olivier Perrin avait un réel talent d'artiste et de graveur. Il composa une série de scènes qui retraçaient l'existence d'un paysan breton, de la naissance à la mort. Ces compositions, très finement exécutées, constituaient de petits tableaux, remplis de détails, qui gardent une valeur à la fois artistique et documentaire.

Mareschal offrit de les éditer. Il rédigea pour chaque scène un commentaire, qui offre un grand

intérêt au point de vue médical. Car pour apprécier le travail d'Olivier Perrin, notre homme se retrouve médecin, fait appel à ses souvenirs de praticien et se plaît à développer toutes sortes de considérations judicieuses et parfaitement scientifiques. Elles nous montrent dans Mareschal un hygiéniste très avisé, qui s'y entendait fort bien en matière de puériculture, et dont les grossières coutumes des paysans bas-bretons révoltaient le bon sens et l'esprit médical.

C'est en 1808 que parut à Paris, chez L.-P. Dubray, imprimeur de l'Académie celtique, avec cette mention « L. Moreschal, éditeur », et sous le titre *Galerie Bretonne*, un beau recueil de vingt-quatre estampes d'Olivier Perrin.

Une seconde édition de ce recueil, augmenté de 96 dessins, parut en 1835.

Mais, dans cette édition, à partir du chapitre 25, Mareschal était remplacé par un autre commentateur, Alexandre Bouët, dont les textes, rédigés en un style terne, n'offrent qu'un intérêt médiocre.

L'ouvrage a été réédité en 1918 par les soins de la librairie Salaün-Le Goaziou, de Quimper. Il contient les cent vingt dessins d'Olivier Perrin, avec les textes de Louis Mareschal et d'Alexandre Bouët. L'écrivain et poète breton, Frédéric Le Guyader, auteur de la *Chanson du Cidre*, y a ajouté une préface

et des notes qui ajoutent un vif intérêt à cette belle publication.

C'est d'après cette dernière édition, qui nous a été aimablement offerte par M. Le Goaziou, que nous reproduisons ici un certain nombre de passages des commentaires de Louis-Auguste Mareschal. Nous les avons fait suivre de réflexions personnelles.

LE NOUVEAU-NÉ

ANN NEVEZ-GANET (1).

« Non loin de Quimper-Corentin, au milieu de ces descendants des Celtes que Rome antique désigna sous le nom de Corisopiti, et la France féodale sous celui de Cornouaillais, unè jeune et robuste paysanne vient de mettre au monde, en présence de son mari et de quelques parentes ou voisines, un gros garçon, premier fruit de son mariage. La nouvelle mère a été replacée sur son lit. Un linge blanc lui est apporté par la servante, qui vient d'entrer, car, jusqu'après la délivrance, nul n'est admis dans le sanctuaire de la maternité, excepté le père, la

(1) Texte breton.

sage-femme et les commères privilégiées : celles-ci se garderaient bien de ne pas user de leurs droits. L'une d'elles, d'un air capable, et comme certaine de l'infailibilité du remède, présente à l'accouchée un verre de vin chaud pour réparer ses forces. Une autre, que ses souvenirs paraissent vivement animer, l'étourdit du récit de ses propres couchés, et sollicite, du geste ainsi que de la voix, l'attention qui lui est refusée. Debout comme elle sur le banc, qui, entre autres usages, sert de degrés aux lits armoricains, une troisième apostrophe en souriant le père du nouveau-né, et, avec cette autorité qui n'appartient aux Bretonnes qu'en pareille occasion, l'engage à presser sa toilette pour aller remplir les devoirs que lui impose sa récente paternité. Du côté opposé, un autre groupe de commères s'entretient à l'écart, et, en femmes qui ont passé par là, elles échangent gravement les remarques médicales ou autres que leur inspire la circonstance, et dont elles brûlent déjà de faire retentir le village.

Une seule, parmi toutes ces femmes, paraît être sous l'influence d'un sentiment qui ne soit pas de la curiosité ou le besoin de se mêler des affaires d'autrui : c'est la grand'mère du nouveau-né, cette bonne vieille, à la coiffe de laine large et pendante, qui, à genoux au bord du lit, interroge d'un œil attentif la physionomie de l'accouchée et cherche à y démêler

les heureux signes d'un prompt rétablissement. L'excepter seule pourtant, c'est faire injure à l'important personnage que nous voyons assis sur la pierre du foyer, et qui y a reçu en dépôt le nouveau-né : car ce personnage, c'est la sage-femme, et elle aussi s'intéresse véritablement à un drame où elle joue au moins le second rôle. Pendant tout le temps que durent ses fonctions, elle exerce dans la maison une large part de l'autorité domestique : rien ne se décide, rien ne se fait de ce qui touche de près ou de loin au grand événement dont elle est plus fière que personne, avant qu'elle ait été consultée et qu'elle ait rendu ses oracles, qui sont écoutés comme autrefois ceux de la Sybille ou des prêtresses de la Gaule. Faut-il s'en étonner ? Les sages-femmes ne sont pas seulement pour le paysan de l'Armorique des êtres supérieurs par le savoir qu'il leur suppose ; elles passent même à ses yeux pour être un peu sorcières. Bien loin cependant de mériter une pareille réputation, ces ignorantes matrones exercent, au sein des plus épaisses ténèbres et sans même chercher la lumière, un art qui ne consiste pour elles que dans un peu de pratique sans théorie, et, ce qui est pire encore, dans quelques vieilles et barbares coutumes.

Ici, nous voyons la sage-femme, premier fléau que rencontre notre jeune Bas-Breton à son entrée

dans le monde, occupée à pétrir et façonner sa tête, dont elle prend la forme momentanément allongée pour une incorrection de la nature. Sans se douter du danger, ou tout au moins de l'inutilité de ses efforts, la prétendue sorcière s'obstine à l'arrondir, et, par sa stupide brutalité, arrache des cris de douleur à cette frêle créature à peine âgée de quelques minutes. Cédant à la première émotion maternelle, l'accouchée, insensible au caquetage dont on la fatigue, se penche avec anxiété sur le bord du lit pour apercevoir son malheureux enfant qu'on torture, et ne sait si elle doit s'inquiéter ou se réjouir de ces derniers cris, de ces premiers signes de vie qui font battre son cœur de mère. »



Cette analyse du premier dessin d'Olivier Perrin révèle chez le commentateur des qualités incontestables. C'est un bon observateur auquel n'échappe aucun détail. Il s'exprime en un style clair et précis. Cela ne fait aucun doute, pour quiconque est médecin, que ces lignes ont été écrites par un homme de l'art, par quelqu'un qui sait ce que c'est qu'un accouchement, au courant des différentes pratiques

obstétricales, des diverses déformations auxquelles est soumise la tête lors du dégagement. Il n'a pas suffi que Mareschal ait été reçu docteur en médecine après de vagues thèses. Il fallait qu'il eut une certaine pratique médicale.

Ses remarques sur les « vieilles et barbares coutumes » des matrones de village qui s'intitulaient sages-femmes, sont d'un homme qui a été témoin de ces regrettables pratiques, notamment ce qu'il dit de la façon de « pétrir » le petit crâne du nouveau-né, dont la « forme momentanément allongée » est prise » pour une incorrection de la nature. Tout cela a été vu, même très bien vu. Et l'écrivain a « rendu » avec un incontestable talent les observations du médecin.

Pourrait-on affirmer que la scène, prise sur le vif par Mareschal, il y a près d'un siècle et demi, n'a plus jamais d'analogies, maintenant encore, dans certaines campagnes ?

En tout cas, les « matrones » n'ont pas complètement disparu, et il n'en manque pas de villages où, faute de médecin et de sage-femme, les jeunes accouchées font appel aux complaisants offices d'empiriques qui ont certes une expérience, mais malheureusement aussi, très souvent, de déplorables préjugés quant à la conduite à tenir en présence de l'en-

fant. Souhaitons pour le moins qu'elles ne s'avisent plus jamais de « refaire le crâne » des nouveau-nés !

LES RELEVAILLES

(SEVEL A VILIOUD.)

« Trois jours se sont à peine écoulés depuis la naissance de Corentin, et déjà sa mère, bravant les fatigues et le danger d'une longue route, s'est rendue à l'église paroissiale, accompagnée de la sage-femme, pour s'y faire purifier, suivant l'usage. On voit que les Bretonnes abrègent plus qu'aucune autre femme du monde chrétien les temps d'interdiction prescrits par le Lévitique, qui n'admettait une nouvelle mère à l'entrée du tabernacle qu'au bout de quarante jours si elle était accouchée d'un enfant mâle, et de quatre-vingts si c'était d'une fille. Mais, accoutumée aux travaux les plus pénibles, elles sont en général d'une constitution robuste qui les rend dures au mal, et, souffrantes, leur fait feindre la santé. Il faut qu'elles y soient forcées par de bien vives douleurs pour consentir à ne rien faire et à garder le lit. Elles poussent même jusqu'au dernier degré d'imprudence cet éloignement pour le repos, qui est chez elles une seconde nature ; car non seulement elles vont à une ou deux lieues faire célébrer

leurs relevailles,, alors que nos petites-maîtresses n'oseraient encore se permettre le moindre mouvement, mais, bien plus, il n'est pas rare de les voir se lever le jour même de leurs couches, et vaquer, dès le lendemain, aux soins de leur ménage.

Cependant, force leur est bien quelquefois de résister à ce besoin de s'occuper qui les tourmente. Lorsque leur délivrance ne se fait pas d'elle-même et qu'une erreur de la nature rend indispensables les efforts de l'art, les mains meurtrières auxquelles elles se livrent par économie, loin d'y porter remède, ne savent qu'aggraver encore une position déjà périlleuse ; et les pauvres Bretonnes souffrent longtemps, quand elles n'en sont pas immédiatement victimes, des secours barbares que leur administrèrent les sages-femmes sans mission à qui elles s'adressent de préférence. Ces ineptes matrones sont pour les accouchements ce que sont les remetteurs, rebouteurs ou renoueurs pour les ruptures et fractures : des bourreaux qu'on recherche, des assassins de confiance à qui le motif économique d'abord, et puis une ou deux guérisons dont leur savoir est bien innocent, ont donné une vogue que ne peuvent détruire les nombreux malheurs dont leur ignorance est vraiment coupable. C'est ordinairement parmi les vieilles veuves sans ressources que se recrutent ces *accoucheuses*, nom sous lequel elles désolent nos campa-

gues. Lorsque ces femmes, restées sans famille, ne peuvent trouver d'autre état, elles adoptent celui-ci, du jour au lendemain, sans préparation aucune, comme elles se feraient revendeuses de légumes ou servantes de cabaret ; et, moyennant que le hasard et un peu de commérage les secondent, leur réputation est bientôt établie. Une d'elles, à qui l'on demandait où elle avait fait les études nécessaires pour exercer un art quelquefois si difficile, répondait avec confiance : « Quand on a eu quinze enfants, ne doit-on pas en savoir assez ? » Elles conservent leur aplomb dans les moments les plus critiques, et, pour se tirer d'embarras, ont recours, sans hésiter, à des moyens atroces que la plume se refuse à décrire. Lorsque leur impéritie est à bout, elles se hâtent de proposer au père le sacrifice de la mère ou de l'enfant, et le rustre ne balançant presque jamais à sauver l'être ébauché aux dépens de l'être fini, elles consomment, dans une scène horrible à voir, leur œuvre impitoyable de destruction. Sans doute aujourd'hui l'humanité a bien moins souvent à gémir qu'autrefois de ces affreux holocaustes ; mais, pendant des siècles, telle a été en Bretagne l'épouvantable fin qui menaçait la femme féconde ! »

Cette scène est l'occasion d'une nouvelle diatribe contre les accoucheuses d'occasion. Mareschal ne manquait pas d'éloquence. Il s'élevait avec raison non seulement contre les matrones aux pratiques souvent barbares, sinon criminelles, mais aussi contre les « remetteurs, rebouteurs ou renoueurs » dont le prestige n'a pas disparu. Ce qu'il dit de la psychologie du père qui n'hésitait pas à sacrifier la mère pour sauver l'enfant, est intéressant à noter. Cet état d'esprit semble heureusement disparu. Il faut le rapprocher du mépris des populations primitives et païennes pour les femmes, considérées comme des êtres inférieurs.

Il est regrettable, au point de vue documentaire, que Mareschal n'ait pas indiqué par quels procédés les affreuses matrones sacrifiaient la mère. Il a dû être témoin d'une de ces scènes « horribles à voir ».

Quant au peu de repos que prenaient les Bretonnes du XVIII^e siècle après l'accouchement, le fait, moins général, est demeuré assez commun, en Bretagne et ailleurs. Il n'est pas rare que dans les campagnes, la mère se relève, le lendemain ou le surlendemain de ses couches.

Il n'est du reste pas besoin d'aller si loin de Paris, ni de remonter si haut dans l'histoire, pour retrouver des faits de ce genre. Le triste chapitre des infanticides relate, presque chaque jour, l'aventure

de ces jeunes filles-mères, qui accouchent clandestinement et reprennent immédiatement leur travail.

Sans doute l'accouchement est un acte physiologique normal. Dans les peuplades sauvages et rudes, il reste un acte banal. Il est fréquent chez les nègres que les femmes, au cours d'un long voyage à pied avec une caravane, mettent au monde leur enfant, puis se remettent aussitôt en route, le nouveau-né sur le dos...

N'importe que si plus de précautions étaient prises dans nos campagnes, les accouchements seraient suivis de moins d'accidents et le grand nombre de jeunes femmes qui meurent, au cours ou à la suite de leurs couches, n'aggraverait pas celui de la mortalité infantile.

LE MAILLOT

AR VAILUR

« A peine Corentin a-t-il respiré que nous l'avons vu livré aux brutales manipulations de la sage-femme pétrissant l'enveloppe encore molle de son cerveau, au risque de rendre l'enfant imbécile ou épileptique. Ici nous le voyons victime de tourments d'une nouvelle espèce : sa mère s'occupe de

l'emmailloter. Assise sur la large pierre du foyer, notre Bretonne a étendu sur ses jambes allongées un coussin de balle d'avoine que recouvrent un maillot de grosse étoffe de laine et des langes destinés à emprisonner le pauvre enfant plus étroitement encore qu'avant sa naissance. Elle a déjà croisé le linge qui va le priver du mouvement des bras ; et bientôt elle rendra sa gêne et son immobilité complètes, en roulant par-dessus le maillot une longue bandelette de lisière de gros drap de Vire ou de Montauban, dont les anneaux multipliés et serrés avec force l'empêcheront de mouvoir autre chose que les yeux et les muscles du visage. La hauteur et l'étranglement du maillot, qui forme bourrelet autour du cou, obligeront la tête à rester fixe et droite. Dans cette prison de linges et de bandages, le petit Corentin ne ressemblera pas mal à une momie. C'est aux portes de la vie qu'il subit la triste toilette que les fils de l'Egypte réservaient à leurs morts. Le nourrisson complètement emmailloté, qu'une voisine présente comme modèle, n'est-il pas cent fois plus à plaindre qu'un criminel aux fers ?

C'est en vain que des écrivains philanthropes ont fait une sainte croisade contre les mères qui se rendent coupables de ce crime de lèse-nature ; en vain ont-ils démontré qu'en gênant la circulation du sang et des humeurs, on empêchait l'enfant de se

fortifier et de croître ; en vain ont-ils répété que, dans les lieux où n'existent point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, forts et bien proportionnés, tandis que les pays où l'on emmaillote les enfants fourmillent de bossus, de boîteurs, de cagneux, de noués, de rachitiques et de gens contrefaits de toute espèce : leurs raisons n'ont pas encore pu persuader les Armoricaïns. Le vieil usage l'emporte, et les nouveaux-nés sont toujours garrottés comme ils pouvaient l'être du temps d'Alain Barbe-Torte.

On remarquera, sur la poitrine du nourrisson emmailloté, une amulette qui renferme du pain bénit et doit le préserver des coliques et des tranchées. Il n'est pas étonnant que les amulettes, dont la vertu passa pour merveilleuse chez les peuples les plus policés, comme chez les plus sauvages, et contre lesquelles saint Chysostôme, saint Jérôme, les conciles de Laodicée et de Tours lancèrent des foudres inutiles, aient conservé parmi nous leur antique crédit.

On trouvera sans doute surprenant qu'instruits des funestes habitudes de nos campagnes, les habitants des villes osent encore confier leurs enfants à des paysannes qui, occupées des détails multipliés du ménage et souvent obligées de partager avec leurs maris les rudes travaux des champs, abandonnent à eux-mêmes, pendant plusieurs heures de suite, leurs

nourrissons comprimés dans un étroit maillot, et croupissant au milieu de déjections fétides. Aussi que de fois a-t-on vu des enfants gorgés de lait et d'une bouillie indigeste, pressés ensuite et garrottés de toutes parts, finir dans une véritable torture leur carrière à peine commencée, victimes de l'insouciance de leurs parents ! Quel cruel châtimement pour ceux-ci quand, le jour du marché, ils voient entrer le *tad-mager* (le père nourricier) qui leur annonce, sans préparation aucune, que leur fils vient d'être enlevé par une colique et qu'il est enterré. « Eh quoi ! s'écrie la mère désolée, mon fils, si gai, si fort, si bien portant ! — Hélas ! oui, répond en vrai fataliste le piteux *tad-mager* : c'était déjà sans doute un beau garçon ; mais il était à Dieu : *Da Zoué e voa !*... Son heure était venue : *Déud é voa hé heur.* »

La négligence des Bretonnes pour les nouveaux-nés ne provient pas du peu de tendresse qu'elles leur portent ; la nécessité seule les rend coupables. C'est afin de pouvoir vaquer aux travaux du ménage ou des champs qu'elles ont recours à cette commodité meurtrière du maillot. Nous avons vu plus d'une fois couler leurs larmes maternelles au reproche d'un abandon dénaturé. « Mon mari, le *maître*, le veut, disent-elles : *Ann oac'h a c'hour c'hémenn.* » Et si l'on s'adresse à cet *oac'h* redoutable, le plus

poli répond qu'il n'est pas chargé de réformer le monde, qu'il s'en tient à la pratique générale et que son fils ne recevra pas plus de soins qu'il n'en a reçus lui-même. »



L'habitude du maillot est encore vivace dans beaucoup de campagnes et aussi de villes. Ce chapitre est curieux, car il révèle dans Mareschal à la fois un disciple de Jean-Jacques Rousseau et des philanthropes du xviii^e siècle, et aussi un précurseur. Tous les puériculteurs modernes sont en effet d'accord pour admettre que, si le nouveau-né doit être chaudement vêtu, il faut lui laisser la liberté de ses mouvements.

« Il faut bien le couvrir (le nourrisson), mais pas le ligoter dans un maillot », écrit le Docteur Planet-Renard dans son livre sur l'hygiène et le soin de la première et de la seconde enfance, édité par l'Académie d'Education et d'Entr'aide sociales. C'est aussi la théorie de maîtres en puériculture comme Pinard et Variot.

« Il y a une trentaine ou une quarantaine d'années, on laissait le bébé en maillot jour et nuit pen-

dant les premiers mois de sa vie, écrivent Mme Francisque Gay et le D^r Etienne Besson dans le très complet manuel intitulé *Comment j'élève mon Enfant*.

« Plus tard, on supprime le maillot pendant le jour et on adopte, à l'instar des Anglais, la couche-culotte en flanelle et de longs jacksons en flanelle recouverts de robes très longues. »

Cependant Mareschal exagère quand il prétend que les pays où l'on emmaillote les enfants fourmillent de « bossus, de boîteux, de cagneux, de noués, de rachitiques et de gens contrefaits de toute espèce ». Ces infirmités tiennent à d'autres causes : l'hérédité y joue un très grand rôle, et, en particulier, dans cette région de France, où l'alcoolisme est un fléau que l'on ne saurait trop combattre.

« LE BERCEAU »

(*Ar c'havel*)

« L'usage de bercer les enfants se maintient et probablement se maintiendra longtemps dans nos campagnes. Loin de croire que des secousses fortes et répétées puissent donner des vertiges et finir par rendre stupide, on s'imagine apaiser ainsi les cris de

la douleur ou du besoin. Le berceau se place fort souvent sur le banc (1) près du lit principal : on l'y fixe par un ruban de laine que le frottement a bientôt usé, et il n'est pas rare que l'enfant de quatre ans, auquel est confié le soin de garder et de bercer le nourrisson, achève de rompre ce ruban, et soit lui-même entraîné dans la culbute du berceau, dont la chute occasionne des accidents graves au berceur et parfois la mort du bercé.

La coutume de laisser les pourceaux aller et venir librement dans toutes les parties de l'habitation est aussi la cause de malheurs d'une autre espèce. Quelquefois on en a vu dévorer les mains, la figure, et même la tête entière des nouveau-nés, sans que ces accidents horribles aient jusqu'à présent provoqué une plus grande surveillance et fermé l'entrée des maisons à ces animaux d'une si dangereuse voracité : on semble plutôt vouloir les y attirer. Ici, la servante a placé leur déjeuner, de son et d'eau tiède, dans un baquet peu distant de Corentin.

Derrière la jeune femme s'élève le lit *clos*, le véritable lit armoricain, espèce de coffre carré de la hauteur d'une toise au moins : l'ouverture, d'envi-

(1) Ce banc est une sorte de huche où l'on pétrit le pain du ménage et qui se place toujours près de la couche des maîtres.

ron trois pieds carrés, qui lui sert d'entrée, se ferme hermétiquement au moyen de deux panneaux glissant dans des coulisses horizontales. Il n'existe d'autre voie pour la circulation de l'air que l'espace compris entre quelques fuseaux très rapprochés qui se remarquent à la partie supérieure. Il est très incommodé d'entrer dans ces sortes de lits et surtout d'en sortir. L'homme d'une taille ordinaire peut à peine s'y étendre ; et malheur à celui qui veut lever la tête, car il court grand risque de la briser contre le plancher supérieur. Les individus qui y couchent, souvent plusieurs ensemble, changent rarement de linge et ne se baignent jamais, même en sortant de ces fossés fangeux, où les entraînent le devoir les jours de travail, et l'ivresse les jours de fête. D'après cela, on peut se faire une idée de l'insalubrité de ces lits, qui, dans certaines maladies, propagent la contagion avec une effrayante rapidité. Pour compléter cette description, nous ajouterons que la couette et les oreillers sont de balle d'avoine, les draps, toujours trop courts, d'une toile grossière, et la couverture, de laine verte ou d'une espèce d'étoffe tissue de fil d'étoupe et appelée *ballin*. Les fermiers peu aisés se contentent de paille qu'ils arrangent le plus symétriquement possible dans ces lits, et qu'ils font disparaître sous leurs draps et couvertures. Enfin, les plus pauvres n'ont d'autre couche que cette paille

placée sur la terre, ou bien, s'ils demeurent près des côtes, qu'une espèce de petit varech rubané, nommé *bizin glas*. La propriété qu'a le varech d'attirer l'humidité occasionne à ces malheureux bien des infirmités. »



Excellent réquisitoire d'un médecin bien en avance sur son temps, par le souci de l'hygiène qu'il manifeste. Toutes les notations de ce chapitre sont, en effet, d'un hygiéniste qui a observé certaines coutumes déplorables des paysans bas-bretons.

Soulignons la très juste réflexion sur « les cris de la douleur ou du besoin ». Si l'enfant crie, c'est qu'il souffre ou qu'il a faim. Inutile donc de chercher à le calmer par des « secousses fortes et répétées ». Il faut chercher la cause soit dans le vêtement, soit dans le régime, soit dans l'état de santé.

Que des enfants soient dévorés par les porcs, si ce n'était pas chose rare du temps de Mareschal, le malheur veut que cela arrive encore parfois aujourd'hui. La promiscuité déplorable des bêtes et des gens dans certaines fermes en est la cause.

Quant aux lits-clos, ils étaient évidemment des singularités pittoresques du mobilier paysan breton.

Mais combien Mareschal avait raison d'en dénoncer le manque d'hygiène ! surtout dans une population qui négligeait les plus élémentaires soins de propreté et dont les hommes s'adonnent encore trop souvent à l'ivrognerie.

Les infirmités dues à l'humidité du varech non renouvelé sont également d'un bon observateur médical.

« LA BOUILLIE »
(*Ar iod*)

« L'usage de donner de la bouillie aux enfants est général dans l'Armorique ; soixante-douze heures au plus après leur naissance, il faut, bon gré malgré, que leur débile estomac soit, deux ou trois fois par jour, surchargé de cette nourriture indigeste. Il est pourtant reconnu que le lait de leur mère, surtout lorsqu'elle est forte et saine, suffit aux nouveau-nés pendant trois et même quatre mois. Nous ne voulons pas dire cependant que toute espèce de bouillie doive être proscrite ; c'est une nourriture aussi saine qu'agréable, lorsqu'au lieu de la faire avec du lait cuit et de la farine crue, on se sert de farineux torréfiés ou fermentés, et qu'on n'en surcharge pas prématurément les organes digestifs de l'être chez qui

tout est encore faiblesse et débilité. Du reste, la manière dont nos Bretonnes donnent à leurs enfants l'espèce de colle dont elles les gorgent, corrige un peu du moins ce qu'un pareil aliment a de pernicieux. La mère, comme on le voit ici, en charge le bout de l'index, souffle dessus à plusieurs reprises, le met dans sa bouche, l'en ôte, l'y remet, et recommence ce manège jusqu'à ce que la bouillie n'ait plus que le degré de chaleur qui convient à la bouche de l'enfant. Comme celui-ci ne peut pas avaler en une fois la quantité de bouillie présentée par le doigt nourricier, ce qui reste est repris, repassé dans la bouche de la mère, et offert de nouveau à son avidité. Les suc's salivaires que la nourrice mêle de la sorte à l'indigeste bouillie ne peuvent qu'être un puissant auxiliaire pour les suc's gastriques que fournissent les organes si délicats du nourrisson.

Cependant, les mauvais effets de ce régime alimentaire, accrus encore par la torture du maillot, enlèvent un certain nombre d'enfants dans les premiers mois de leur existence. « Le pauvre petit ! dit la nourrice en trouvant le matin l'enfant mort dans son berceau, il avait, hier au soir, mangé si gaiement sa bouillie ! » *Ar c'hest ho deuz e vouget !* Les vers l'ont étouffé ! dit une commère en réputation, d'un air qui ne permet pas le doute ; l'oracle a prononcé, la fatale expérience est perdue, et nul ne

soupçonne que l'enfant a péri victime d'une indigestion. »

* * *

Ce chapitre sur « la bouillie » permet à Mareschal de donner son opinion sur l'alimentation du nouveau-né, — opinion en tous points conforme à celle de la puériculture moderne. Il n'admet pas de bouillie avant trois ou quatre mois. C'est un délai minimum. Sauf dans les cas où le nourrisson présente de l'intolérance au lait, l'usage est de ne pas prescrire de bouillie avant le sixième mois.

Les « farineux fermentés » sont préférables parce qu'ils contiennent des diastases, comme le malt, et sont plus faciles à digérer.

L'adjuvant des sucs salivaires de la nourrice ou de la mère pour les sucs gastriques du nourrisson est un fait physiologique bien observé.

La mort par indigestion n'était pas une exception rare chez les enfants soumis au régime alimentaire décrit dans cette scène, et le préjugé de l'ignorance paysanne : « les vers l'ont étouffé » relève à la fois de la pathologie infantile et du folklore.

« LES PREMIERS PAS »

(*Ar c'henta kammed*)

« Les enfants de nos campagnes sont lents à marcher seuls, retard qui provient de l'espèce d'abandon où ces petits êtres languissent dans leur berceau jusqu'au dixième ou onzième mois. Un enfant breton, vers cet âge, est ordinairement confié à la garde d'une jeune mendiante de cinq à six ans, qui ne peut servir à autre chose, et n'a que la force nécessaire pour asseoir sur ses bras le nourrisson encore débile dont la tête se penche de faiblesse vers les genoux, et parfois même y touche. Cette charge ne tardant guère à fatiguer la petite porteuse, elle s'en débarrasse en la déposant au hasard, quelquefois sur un fumier, souvent sur le sol humide, et puis court jouer sans plus s'en occuper. Vers le douzième mois, on a recours aux lisières qu'a prosrites plus d'un philanthrope, comme accoutumant à se jeter en avant dans une attitude où la poitrine devient le centre sur lequel porte le poids du corps. Ces lisières, tennues et dirigées par les mains d'une gardienne aussi étourdie, occasionnent à l'enfant des saccades qui, en multipliant les chutes, lui ôteraient de son audace naturelle, s'il ne profitait des moments où l'insouciant conductrice l'abandonne à lui-même

pour faire l'essai de ses forces. C'est alors qu'on peut le voir ramper, se soulever avec efforts, tomber et se relever pour retomber encore. Ces exercices répétés pendant quelque temps rendent à ses jeunes membres l'énergie que leur avaient fait perdre les longues entraves du maillot, et, plus vigoureux dès qu'il est plus libre, il se trouve bientôt capable de faire ses premiers pas. C'est par suite d'une liberté semblable que les petits nègres commencent dès le second mois à se traîner sur les genoux et sur les mains, et peuvent marcher seuls de très bonne heure ; leur agilité précoce démontre combien cette liberté leur est salutaire. »



Le disciple de Rousseau se prononce une fois de plus, chez Mareschal, pour la liberté précoce des mouvements. On trouve la même théorie au xvi^e siècle chez Rabelais qui était médecin et qui, en matière d'éducation physique, comme en beaucoup d'autres choses, fut un précurseur remarquablement prévoyant. Mais du xvi^e au xix^e siècle, la médecine et l'hygiène ont lamentablement piétiné. Il a fallu la révolution médicale, qui a coïncidé avec la Révolution française, pour ramener les esprits à une plus juste compréhension des choses de la nature.

LA FONTAINE SALUTAIRE
(*Ar vammen iec'hedus*)

« Bien que le travail qui aiguise l'appétit, et la tempérance qui empêche d'en abuser, soient sans contredit les deux meilleurs médecins de l'homme, il est malheureusement une foule de maladies indigènes ou d'importation étrangère qu'on ne saurait combattre qu'avec les secours de l'art ; ces secours, qui abondent dans nos villes, manquent entièrement dans nos campagnes. On y rencontre quelquefois, il est vrai, de ces hommes nés observateurs, c'est presque dire nés médecins, qui, à force d'expérience et de pratique, savent au bout de vingt ans ce que l'étude leur eût appris en deux heures ; mais ces quasi-docteurs, pour une ordonnance presque raisonnable, en donnent par centaines qui sont funestes ou ridicules. C'est presque toujours, non pas la science, mais la foi qui les inspire. La médecine merveilleuse doit avoir, en effet, plus de crédit que la médecine naturelle parmi ces Armoricaîns qui vivent au sein d'un monde fantastique : chez eux les miracles des saints ont continué les enchantements des fées.

Depuis trois ou quatre mois, Corentin était brûlé par une fièvre opiniâtre ; sa mère ayant eu vainement recours, pour l'en délivrer, non à des re-

mèdes, mais à des amulettes, s'est enfin décidée à faire une neuvaine au saint protecteur de la fontaine qui guérit miraculeusement de la fièvre. Elle a, suivant l'usage, loué trois mendiants pour aller prier neuf jours de suite auprès de la fontaine sacrée. Elle s'y est rendue elle-même, accompagnée de Soizic, et portant son fils sur ses bras. Nous voyons ici le petit patient tout nu, au moment où la servante va lui passer une chemise qu'elle a trempée dans l'eau salulaire. L'enfant, aux approches du linge mouillé et froid, crie et cherche à l'éviter ; mais il faut que le vœu s'accomplisse, et bon gré mal gré le jeune malade endossera la chemise imbibée de l'onde fébrifuge, heureux si, après n'avoir que souffert du mal, il ne meurt pas du remède ! La vieille mendicante qui vient d'allumer aux pieds du saint une petite bougie jaune, l'autre vieille qui prie les mains jointes et enfin le pauvre qu'on voit à genoux en face de la statue, forment le trio de mendiants qu'a loué la mère de Corentin. Une femme, qui se lave le visage avec l'eau miraculeuse, est également malade de la fièvre. Cette ablution terminée, elle ira se plonger les pieds dans le petit bassin d'eau vive qui fournit au mendiant celle qu'il porte à ses yeux. L'écuelle, placée sur une pierre près de la niche sacrée, sollicite et reçoit les offrandes des fidèles. Deux mendiants qui passaient se sont également agenouillés, et ont

soin de prononcer leurs prières à haute voix, afin qu'elles leur soient payées. »

* * *

Encore une curieuse scène qui relève en même temps de la médecine populaire et du folklore. P. Saintyves, dans son ouvrage *Les Saints guérisseurs*, a relevé de nombreuses pratiques d'un genre analogue à celui relaté par Mareschal. Après tout, ne peut-on voir là l'origine semi-merveilleuse de la crinothérapie moderne ? Les « fontaines salutaires » n'étaient-elles pas en quelque sorte les eaux minérales des pauvres gens d'autrefois ?

Il semble que ce soit peu probable, étant donné les nombreuses pratiques de superstition et de maléfices qui existent encore de nos jours. Les « guérisseurs et charlatans » ont toujours joui dans nos campagnes et ont encore actuellement une notoriété qu'il est très difficile de combattre.

LE COMMENCEMENT DU SEVRAGE (*An derou eus ann dizoun*)

« On reproche aux nourrices des villes de sevrer trop tôt les enfants ; c'est le reproche opposé que

méritent celles de nos campagnes. L'époque convenable est indiquée par l'éruption des dents, et ici, on la retarde plus encore que là on ne la devance.

Corentin a vu éclore son quatrième printemps; aussi tient-il déjà sa place au bassin commun où ses maîtres et valets puisent la bouillie, soit d'avoine, soit de sarrazin, qui compose leur repas de midi, et tous les soirs on lui trompe, comme aux autres, sa petite écuellée de soupe; cependant il tette encore! Depuis longtemps sa mère, qui ne conserve plus de doutes sur une seconde grossesse, veut mettre fin à un allaitement qui l'épuise; mais c'est une volonté de mère, toujours prête à céder devant celle de son fils. La famille, la servante, les valets ont résolu de forcer la trop facile nourrice à un sevrage que commandent l'intérêt de sa santé et celui de l'enfant qu'elle porte dans son sein; cette grande conspiration domestique n'attendait qu'une occasion pour éclater: bientôt l'occasion désirée se présente. C'est le jour d'une lessive; tous les hommes sont restés aux champs et toutes les femmes au lavoir. Corentin est resté seul dans l'aire à battre, théâtre ordinaire de ses exploits enfantins. Après y avoir bien couru, sauté, joué, la fatigue qu'il éprouve et la soif qui s'y joint lui rappellent le sein de sa mère; il la cherche d'abord dans la maison, et puis parcourt, en l'appelant de toutes ses forces, les granges,

les crèches et les hangars. Déjà la patience est près de lui échapper, et ses petits sourcils se froncent, quand le bruit des battoirs vient tout à coup frapper son oreille ; c'est pour lui un trait de lumière. Il se saisit de l'escabelle, siège habituel de sa nourrice quand elle lui donne le sein, et court, autant qu'il peut courir avec le fardeau dont il s'est instinctivement chargé, vers les lieux où le bruit, qu'il s'arrête de temps en temps pour écouter, lui indique qu'il trouvera ce qu'il cherche. La mère, qui n'a que trop entendu les *mamm ! mamm !* répétés avec l'accent du besoin par son premier-né, est sortie de l'eau, et se dispose, malgré vingt résolutions précédentes, à satisfaire encore une fois, et une dernière fois, dit-elle, le nourrisson opiniâtre. Déjà elle a délacé sa camisole, et s'avance vers lui ; mais les femmes s'opposent à ce nouvel acte de faiblesse maternelle. Une d'elles empêche le petit tyran d'approcher, en le menaçant de son battoir, la plus vieille, pour le faire fuir, lui jette de l'eau avec la main, et une troisième lui montre, par dérision, une vache enfoncée dans le marécage, en lui conseillant de s'adresser à elle. Le père de Corèntin, qui travaillait dans un pré peu éloigné, attiré par cette rumeur subite, s'est approché du lieu de la scène et, les bras croisés et appuyés sur une barrière, sourit à l'embarras de son fils, et s'applaudit intérieurement de

la manière héroïque dont il soutient cette lutte d'obstination. En le voyant si peu disposé à céder, il en tire l'heureux présage qu'un jour le garçon aura cette ténacité bretonne qui fut un des traits caractéristiques de ses pères, et qu'il veut retrouver dans ses enfants. Derrière lui, un valet, qui est entré dans la ligue, s'est armé d'une légère motte de terre, et se dispose, en riant, à la lancer à Corentin, pour le forcer à quitter la place. Ce nouveau renfort dans l'armée ennemie ne déconcerte pas le petit Bas-Breton. La mère a cédé si souvent à ses cris qu'il espère bien qu'elle y cédera encore, et il tient bon longtemps. A la fin, honteux, exaspéré surtout de cet accueil inattendu, éprouvant, comme on devrait toujours le faire éprouver aux enfants, que le refus est irrévocable, que c'est un mur d'airain contre lequel il s'épuise vainement et qu'il ne pourra jamais renverser, il se décide à battre en retraite ; et, après avoir jeté avec dépit l'inutile escabelle, il regagne la maison, en continuant à pousser des cris qui retentissent cruellement dans le cœur de la pauvre mère. Mère muette, au milieu des rires moqueurs et du torrent d'invectives dont on accable son Corentin, elle demeure triste et pensive, voudrait céder mais n'ose, et regrette de ne pas se trouver sans témoins, afin de se rendre encore coupable, si c'est l'être, d'une dernière complaisance envers son premier-né. »



En fixant le sevrage à l'apparition des dents, Mareschal se rapproche beaucoup des principes actuels qui préconisent les premières bouillies à partir du 4^e mois. De même il critique à juste titre la faiblesse des mères, encore trop courante, de céder aux caprices des enfants. La fin du sevrage nous révèle une singulière pratique des paysannes bretonnes, appliquant une pâte de poivre sur le mamelon de leur sein pour faire passer aux nourrissons le goût de téter... L'abandon du lait maternel pour le cidre paternel n'est malheureusement que le prélude, souvent, d'une autre pratique plus dangereuse. L'alcoolisme était déjà, au temps de Mareschal, la grande plaie des campagnes bretonnes. Il l'est resté et il a étendu ses ravages à d'autres provinces. Et le fait illustré par Perrin n'est que trop fréquent : c'est dès le plus jeune âge que l'enfant apprend à boire des boissons alcoolisées, quand ce n'est pas de l'alcool pur, et les parents s'en font sottement gloire. Médecins, hygiénistes, éducateurs ont fort à faire pour extirper un vice qui remonte à si longtemps.

LES ENFANTS DANS LES CHAMPS

(*Ar vugale er parkou*)

« L'espèce humaine dépérirait bientôt dans les villes, si la campagne ne renouvelait les races qui y dégénèrent. C'est dans l'atmosphère pure des champs que l'homme puise la santé et la force, et le paysan breton, comme les autres, parviendrait, à travers une mâle vieillesse, au terme le plus reculé du pèlerinage terrestre, si le pernicieux régime qu'il lui faut subir, dès qu'à peine il essaie la vie, si des coutumes barbares et d'absurdes remèdes, auxquels leur source antique ou sacrée conserve tant de crédit, ne rendaient quelquefois infirme ou valétudinaire l'homme que la nature avait le moins destiné à ne s'occuper ici-bas que de se bien porter. Voyez ces enfants prendre leurs ébats au sein de la riante campagne où ils se sont donné rendez-vous ! L'air salubre qu'ils y respirent, l'exercice presque continu où se développent leurs membres, tout y prépare en eux une population saine et robuste. Mais, grâce à l'abandon systématique auquel on les livre, ils peuvent être et sont trop souvent victimes d'accidents, qui laissent de cruelles traces.

Tous se sont groupés autour d'une fontaine dont

les eaux limpides vont se perdre dans une espèce de fondrière, cachée en partie sous une nappe d'herbes longues et touffues entremêlées de glayeuls et de roseaux. La vue de ces plantes en fleurs a tenté un jeune garçon qui, cédant à l'envie de les aller cueillir, a retroussé sa robe, s'est enfoncé jusqu'à moitié cuisse dans cette eau fangeuse, et, excité par une petite fille qui montre du doigt les fleurs les plus belles, continue à s'avancer au sein du perfide marécage qui peut-être va l'engloutir. Corentin, penché au-dessus de la fontaine, au risque d'y tomber, s'amuse à arranger avec une gaule les morceaux de faïence et de pierres blanches qui la pavent d'une espèce de mosaïque. A ses côtés, un autre enfant aussi jeune boit dans le bord d'un chapeau industrieusement recourbé par une jeune petite fille plus âgée. A gauche, au sommet d'un fossé que tapissent d'une manière pittoresque les plantes les plus variées, un petit paysan vient d'apercevoir une couleuvre sur un vieux tronc d'arbre. D'abord il en a été effrayé ; mais il n'a pas perdu la tête et, fort du préjugé qui veut que le contact de la racine de fougère suffise pour tuer les reptiles, il s'est hâté d'en arracher un brin et va l'en frapper. Du côté opposé de la fontaine sont quelques enfants chargés d'en garder d'autres, bien qu'ils soient à peine capables de se garder eux-mêmes. Les gaules qui semblent

comme l'arme de trois petits garçons assis ou debout, indiquent qu'ils ont mission de veiller sur les bœufs qui paissent dispersés dans les environs.

On le voit encore ici, dès qu'un Breton peut se passer des premiers soins de sa mère ou de sa gouvernante, dès qu'il peut marcher seul, il est livré à lui-même et le voilà libre de ses actions jusqu'à l'âge de sept à huit ans. L'apparence d'un défaut, dans leur enfant, n'alarme pas nos paysans ; ils ne s'occupent pas plus de détruire ses dispositions au mal qu'ils ne s'inquiètent des dangers auxquels l'expose sa vie libre et vagabonde. Dans les ménages les plus aisés comme dans les plus pauvres, les soins donnés aux enfants se bornent à les lever, les coucher et leur distribuer leur nourriture. Après cela, rien de plus ; ils vont, viennent, rient, pleurent sans qu'on le trouve mauvais, sans même qu'on y prenne garde ; s'ils sont peu caressés, ils sont aussi peu battus. Les châtimens qu'on leur inflige, et encore bien rarement, se réduisent à quelques tapes sur le derrière, données en passant par la mère ou la servante. Jusqu'à la cinquième année, le père ne se mêle jamais de la correction ; mais, après cet âge, elle passe dans ses attributions et change de nature. Au lieu de donner une tape comme les femmes, il tire les oreilles, surtout aux garçons ; cette peine se nomme *skouarnadou*, du celtique *skovarn*, oreille. Elle devrait être

proscrite, car elle peut causer des abcès et amener la surdité.

L'instinct dont l'a doué la nature est donc le seul guide du Breton en bas-âge; il lui doit sa première éducation ; elle se continue ensuite dans les champs, les prairies ou les chemins, par la fréquentation de ses petits camarades de jeu. Là, les plus âgés communiquent aux plus jeunes les mille préjugés dont leurs devanciers leur ont transmis l'héritage à eux-mêmes ; là, s'éternisent ainsi les premiers obstacles au progrès social en Bretagne. L'instruction doit être partout où l'on se rassemble, à quelque âge que ce soit : aussi combien ne serait-il pas à désirer qu'on adaptât à ces premières réunions de jeunes Bas-Bretons le régime des salles d'asile, cette féconde institution qui doit opérer dans les masses une révolution morale et intellectuelle. Les enfants n'en jouiraient pas moins de tout ce que la vie des champs a de plus salubre; ils seraient réunis à l'air libre, dans des salles naturelles. A un âge où toutes les impressions bonnes et mauvaises se gravent si aisément dans l'âme, on les préserverait sans peine de ces habitudes de malpropreté et de sauvage ignorance où ils sont plongés, en même temps qu'on les préparerait à être un jour d'industriels cultivateurs. Alors disparaîtraient les idées fausses et les préjugés ridicules, tels que celui qui attribue à la fougère la

vertu de tuer les serpents par le seul contact de sa racine. »

* * *

Cette dernière scène achève de nous livrer les idées de Mareschal touchant l'hygiène et l'éducation. Déjà le médecin de Quimperlé dénonçait l'air empesté des villes meurtrières. La longévité est plus grande à la campagne, grâce à « l'atmosphère pure des champs ». Autrefois, dans les campagnes où l'on menait une vie sobre, on vivait généralement très vieux.

La vertu qu'aurait la racine de fougère de tuer les serpents tient peut-être à une vieille observation populaire. Le simple contact ne suffit évidemment pas. Mais sans doute le petit breton avait-il entendu que la fougère faisait périr les serpents — à la condition toutefois qu'ils en mangent ! Aussi bien dans la thérapeutique moderne, l'extrait éthéré de fougère mâle est-il toujours employé comme antihelminthique, en particulier contre le *tœnia*.

Mareschal souhaitait pour les petits enfants des campagnes une instruction et une éducation en commun. Les lois modernes sur l'instruction obligatoire

auraient comblé ses vœux. Cependant il reste encore beaucoup à faire pour organiser d'une façon plus intelligente, plus hygiénique et plus agréable, la vie à la campagne. Des progrès ont été certes réalisés depuis Mareschal. Telle et telle de ses observations n'en restent pas moins toujours tristement vraies.

CONCLUSIONS

I. — Il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la médecine, d'étudier les vieilles familles médicales qui ont fourni parfois plusieurs générations à notre profession. Souvent c'est parmi elles que se sont recrutés des cliniciens illustres.

II. — Les Mareschal, de Plancoët, sont une de ces vieilles familles médicales de Bretagne. Ils ont fourni plusieurs médecins, doublés d'écrivains (petits poètes, pamphlétaires, satiriques).

III. — L'un d'eux, Louis-Auguste Mareschal, a consigné d'intéressantes observations touchant l'hygiène de l'enfance et la vie à la campagne dans les commentaires qui accompagnaient un recueil d'eaux-fortes dont ce curieux médecin fut l'éditeur.

En matière d'hygiène infantile, Mareschal avait des idées justes, confirmées par les travaux de la puériculture moderne. Il n'était pas, à proprement parler, un précurseur puisque, avant lui, Jean-Jacques Rousseau, les philosophes du xviii^e siècle, et bien auparavant, Rabelais et Montaigne avaient développé des idées semblables. Cependant Mareschal

placé dans un milieu arriéré où il exerça pendant quelques temps la médecine, a eu le mérite de confronter ses théories avec les faits et de tirer de l'observation de ceux-ci des enseignements pratiques qui illustraient et confirmaient celles-là.

Le praticien a mis au service de l'écrivain une expérience qui nous a valu, sous une forme originale et agréable, un livre d'hygiène infantile, de folklore, et de médecine populaire encore intéressant et même utile à consulter.

Vu : Le Doyen,
G. ROUSSEY.

Vu : Le Président,
L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTE.

BIBLIOGRAPHIE

Breiz-Izel ou Vie des Bretons dans l'Armorique. — Cent vingt dessins d'Olivier Perrin, avec un texte explicatif par Alexandre Bouet (1835) et une notice sur Olivier Perrin par Alexandre Duval, de l'Académie Française.

Nouvelle édition avec une préface et des notes par Frédéric Le Guyader, conservateur de la Bibliothèque de Quimper.

Un fort vol. in-4° de 488 pages. Paris, Champion, et Quimper, Salaün, 1918.

Docteur Etienne BESSON, Mme F. GAY et L. COUSIN.
— *Comment j'élève mon enfant.* Paris, Bloud, 1927.

Docteur PINARD. — *La puériculture du premier âge.* Paris, Colin, s.d.

Docteur Robert CORNILLEAU. — *Un médecin breton d'autrefois : Louis Mareschal, éditeur, poète et journaliste.* In *Chronique Médicale*, juin 1935.

Docteur F. LEJEUNE. — *Une famille de médecins bretons : les Mareschal.* In *Chronique Médicale*, novembre 1935.

— *Les Mareschal, medecins bretons*. In *Chronique Médicale*, janvier 1936.

LAIGNEL-LAVASTINE. — La médecine française sous la Révolution. In *Progrès Médical* (19 janvier 1935).

Docteur PLANET-RENARD. — *Nourrissons et Enfants*. L'hygiène et le soin de la première et de la seconde enfance. Paris, Spes, s.d.

